

Propos de la semaine

par le docteur Taha Hussein

Le temps, au Caire, fut, cette semaine, agité et incertain ; il se souvenait de l'hiver qui s'en allait et évoquait quelques relents de froid, puis apercevait l'été qui s'annonçait et se hâtait d'en revêtir les premiers signes de chaleur. Le jour avait une mémoire bien faible, effaçant l'hiver de lui-même presque aussitôt que la saison hivernale était passée. La nuit, elle, se montrait quelque peu plus fidèle, sa mémoire tenant un peu mieux, et quelque peu plus clémente envers les hommes — comme si elle les prenait en pitié pour la dureté du jour, pour son oubli des anciens pactes, son dédain de la veille et sa hâte vers le lendemain. Aussi leur soufflait-elle quelques-unes de ces brises calmes et douces qui parfois se noient si profondément dans le calme et la légèreté qu'elles en viennent presque à mordre, comme pour avertir les hommes du danger qu'il y aurait à trahir le pacte de l'hiver comme l'avait trahi le jour, à se précipiter vers le pacte de l'été comme s'y était précipité le jour, à se dévêtir trop tôt et à négliger de se garder de ces quelques souffles cachés et noyeurs qui s'accrochent à un rayon de lune ou à une haleine de brise — souffles qui ne dédaignent pas, parfois, de toucher les imprudents d'un attouchement léger, pour les exposer ensuite au mal, et leur faire porter un lourd fardeau de souffrance.

Et les gens — ou, plus précisément, les gens de lettres — suivaient le rythme du temps, comme c'est leur habitude en toute saison et en tout climat. Ils se flétrissaient le jour et reprenaient vie la nuit ; ils s'alourdissaient vers midi, et s'allégeaient au coucher du soleil ; ils s'acquittaient de leurs affaires, ternes et inertes, durant la matinée, ou bien se contentaient d'en prendre l'attitude sans en rien accomplir véritablement. Mais dès que le soleil, comme le disait Labid, avait « posé une main dans le crépuscule », les corps s'allégeaient, les esprits s'animaient, les poumons s'ouvraient grand à l'air, les esprits et les intelligences s'épanouissaient aux pensées, et les langues se déliaient enfin pour parler.

Les propos des gens de lettres, cette semaine, n'étaient ni de mince conséquence, ni de peu d'importance, ni chose légère pour ceux des lettrés qui les tenaient, ni pour ceux, hors des lettres, qui les répétaient ; car on ouvrit les propos de la semaine par cette réunion qui avait clos la semaine précédente — celle que tint la société dite « les Essayistes », et qui visait, je ne dirai pas à raviver le souvenir de Mukhtar, mais

simplement à le mentionner, rien de plus. Et les propos des gens de lettres sur cette réunion furent curieux : car ils ne dépassèrent pas la simple mention de l'événement, qu'on effleura sans l'expliquer ni le commenter en rien.

Et les propos des gens qui ne sont pas de lettres, en Égypte aujourd'hui, valent-ils mieux que ceux des gens de lettres ? Vous pouvez chercher quelque vigueur chez les hommes politiques, ou chez les gens d'argent, ou chez quelque autre classe de gens que ce soit ; et si vous en trouvez, ou seulement quelque apparence, alors vous serez fondé à blâmer les gens de lettres pour leur insuffisance, et à leur reprocher leur langueur.

Il est pourtant deux choses que les gens de lettres n'ont point négligées en parlant de cette réunion — s'ils en ont vraiment parlé, ou s'ils s'y sont vraiment intéressés, et si ce récit que je rapporte d'eux n'est pas lui-même une fantaisie aussi tiède que l'est, en général, toute la vie littéraire de ces jours :

La première de ces deux choses, c'est que cette réunion fut véritablement une œuvre de la jeunesse, et de la jeunesse seule : ce sont les jeunes qui l'ont conçue, les jeunes qui en ont lancé l'invitation, les jeunes qui ont tant insisté dans leur invitation qu'ils ont réussi à contraindre tout un groupe d'hommes mûrs et de vieillards à répondre à leur appel, et qui ont obtenu d'un autre groupe des promesses et de bonnes intentions qui n'étaient destinées ni à s'accomplir ni à se réaliser, tandis que d'un troisième groupe encore ils n'obtinrent ni promesse ni intention, encore moins accomplissement ou réalisation.

La seconde chose, c'est que cette réunion ne produisit aucun événement dans les lettres, n'y apporta rien de nouveau, sinon une remarque curieuse, précieuse et émouvante que fit notre ami Mustafa Abd al-Raziq. Hormis cette remarque, il n'y eut rien du tout — à tel point que notre ami Mutran ne put faire mieux que de répéter à ses auditeurs un poème splendide et accompli, certes, mais ancien : composé et récité jadis pour accueillir Mukhtar revenu triomphant, pour saluer sa gloire, puis exhumé et récité de nouveau pour faire ses adieux à Mukhtar lorsque la mort se l'appropriait, si bien qu'il s'en alla faisant ses adieux à la fois à la gloire et à la vie.

Et ce qui est étrange, c'est que cette réunion fut tenue pour honorer l'art, et pour commémorer le tout premier sculpteur de l'histoire de l'Égypte moderne — ce sculpteur qui tira de la pierre des œuvres dont on

dit qu'elles sont si belles, si splendides, qu'elles font parler les muets, qu'elles émeuvent ceux dont les sentiments jamais ne s'émeuvent, et font déborder l'émotion chez ceux dont l'émotion jamais ne déborde — et pourtant, malgré tout cela, il ne fit parler aucun de nos gens de lettres (et que de choses, pourtant, les font parler !), n'émut en eux aucun sentiment (et que de choses, pourtant, les émeuvent si aisément !), ne fit déborder en eux aucune émotion (et que de choses, pourtant, la font déborder si facilement !). Les gens de lettres se demandèrent entre eux, en secret comme au grand jour, en rêve comme en veille, en vérité comme en fantaisie, d'où cela pouvait bien venir ; et la réponse vint : c'est que l'Égypte, à présent, dort et se repose.

Puis un jour passa, puis un autre jour de la semaine, et voici que les gens de lettres avaient déjà oublié leurs propos sur Mukhtar, s'ils en avaient vraiment tenu ; car une autre conversation venait de leur ouvrir ses portes, de leur tendre ses moyens : les propos sur un journal qu'un jugement de justice avait contraint au silence, si bien que ses rédacteurs se dispersèrent et que ses collaborateurs se répandirent à travers le pays en quête de la grâce de Dieu, pour eux-mêmes comme pour les autres, et cette voix — ou ces voix — qu'on entendait chaque matin se taisaient désormais, ces voix qui ouvraient, pour les politiques et les gens de lettres, pour les hommes d'économie et les chercheurs de nouvelles, toutes sortes de discours et toutes les nuances de la parole. Les gens de lettres parlèrent de cet événement à la fois littéraire et politique, en secret comme au grand jour, en rêve comme en veille, en vérité comme en fantaisie, et ils se demandèrent : pourquoi les gens de lettres ne se sont-ils pas exprimés là-dessus ? Et la réponse vint : c'est que l'Égypte, à présent, dort et se repose.

Puis un jour passa, puis un autre, puis un autre encore de la semaine, et voici qu'une fête fut donnée, qu'une réunion rassembla la foule sur une scène de théâtre ; voici que des discours furent prononcés, de couleurs variées, de formes diverses ; voici qu'un poète fut honoré par ce vaste rassemblement, par cette splendide célébration, par ces longs discours. Et voici les gens de lettres — que Dieu me pardonne, je devrais dire les poètes parmi eux en particulier — parlant de cet événement littéraire, en colportant les nouvelles, les interprétant, les commentant, en secret comme au grand jour, en rêve comme en veille, en vérité comme en fantaisie, puis se demandant : pourquoi les poètes n'ont-ils pas pris part à honorer le poète ? Et la réponse vint : c'est que l'Égypte, à présent, dort et se repose.

Or, j'avoue que cette réponse ne me déplut point, et ne me pesa point ; car l'amour du sommeil et l'abandon au repos sont assurément un mal — mais certains maux sont plus légers que d'autres. Et j'avoue préférer cette réponse à une autre, odieuse, que je n'aimerais ni entendre moi-même, ni laisser entendre à d'autres, ni voir présentée comme l'image véritable des choses. C'était une réponse que chuchotaient certaines gens — de ceux qui inventent des mensonges contre Dieu et contre les hommes — car ils disaient, et plutôt au ciel qu'ils ne l'eussent jamais dit : que les gens de lettres et les esprits cultivés n'avaient tardé à mentionner Mukhtar que parce que mentionner Mukhtar est chose à craindre ! Et ils disaient, et plutôt au ciel qu'ils ne l'eussent jamais dit : que les voix des gens de lettres ne s'étaient taises sur le silence de ces journalistes que parce qu'aborder, fût-ce leur silence ou leur parole, est chose à craindre ! Et ils disaient, et plutôt au ciel qu'ils ne l'eussent jamais dit : que la poésie s'était faite trop lourde pour honorer al-'Aqqad, parce qu'honorer al-'Aqqad est chose à craindre d'un côté, et chose trop dure à supporter pour les poètes de l'autre ; la crainte s'était installée sur l'une des deux ailes de la poésie, et la rivalité sur l'autre, si bien que la pauvre chose restait accroupie au sol, incapable de s'élever dans les airs ou de nager dans le ciel.

Pour ma part, la première réponse ne me plut guère, car je suis homme à ne point aimer le sommeil, et le repos ne m'apaise point. La seconde réponse ne me plut pas davantage, car elle n'était que mensonge, dictée par la malveillance et le goût de la médisance. C'est pourquoi je me détournai des propos des gens de lettres, cette semaine, pour m'entretenir avec moi-même, et avec moi-même seul, d'un sujet sans rapport ni avec les lettres, ni avec la politique, ni avec rien de ce qui occupe à présent les gens distingués de ce pays : les propos sur les astrologues.

Ne vous en étonnez pas, et que la surprise ne vous saisisse point, car j'ai bel et bien réfléchi aux astrologues, et longuement réfléchi. Les journaux ne nous ont-ils pas affirmé que le Sultan pourchasse l'astrologie et les astrologues en Égypte ? Et pourquoi ne penserais-je pas à l'astrologie et aux astrologues, alors que je lis dans la presse européenne que l'astrologie se relève en Europe après sa chute, qu'elle se réveille après son long sommeil, et qu'elle retrouve sa haute position — dans les palais des rois et les cabinets des ministres, que Dieu me pardonne, et même sur les champs de bataille, et même dans les universités !

Car voici un journal français — Les Nouvelles Littéraires — qui nous rapporte que Sa Majesté Georges, roi-empereur, s'est lui-même intéressé à l'astrologie et aux propos des astrologues, et a refusé que son fils se rendît en Australie un jour où les astrologues redoutaient pour lui quelque malheur — jour où, justement, un avion français transportant le gouverneur général de l'Indochine prit feu et brûla. Le même journal nous rapporte que le grand chef italien s'intéresse à l'astrologie et aux astrologues tout autant qu'à la politique et aux politiciens. Il nous rapporte aussi que les Allemands avaient attaché des astrologues à leur haut commandement durant la guerre, que la parole de ces astrologues y était écoutée, et que les promesses des astrologues aux chefs allemands se révélèrent plus véridiques que les menaces jadis proférées par les astrologues à l'adresse d'al-Mu'tasim, fils d'al-Rachid. Le même journal nous rapporte enfin que les Allemands ont créé une chaire d'astrologie à l'université de Berlin en l'an 1918.

Puis ce même journal va jusqu'à reprocher à la France de ne pas accorder à l'astrologie et aux astrologues l'attention que leur accordent les Anglais, les Italiens et les Allemands ! Que dirait donc ce journal s'il apprenait que les Égyptiens considèrent l'astrologie comme un péché, et regardent les astrologues comme une bande de vagabonds ? Ne nous sera-t-il pas permis de faire observer au Sultan qu'il n'est nul besoin qu'une si grande distance nous sépare des Européens — que nous fassions la guerre à l'astrologie et nous en détournions, précisément quand les Européens s'en font les champions et s'y précipitent ? Ne serait-il pas excellent que chaque ministère eût son astrologue ? Mais, après tout, que nous importent les ministères et leurs astrologues ! Ne voyons-nous pas que s'entretenir avec soi-même de l'astrologie et des astrologues vaut mieux que de s'entretenir avec soi-même des lettres et des gens de lettres ?